

S. I. Charpentier



La première mort de Fiodor Mikhaïlovitch



Paris

Copyright © by Trakt éditions, 2011
Phot. couv. © by Anna et Bruno Ribard

ISBN 978-2-919589-00-5

www.trakt-editions.com

10, rue du Dr Paul Brousse, 75017 Paris

A Wanda, à Waldemar

L'AFFAIRE

1

Mon supérieur, le major Tchoudinov, n'était pas de ceux qui se plaignent du mauvais temps ou des températures trop basses pour la saison, et pourtant, des années plus tard, il se souvenait en détail, comme moi, de cette aube exécration du vingt-trois avril quarante neuf, de la pluie, de la neige et de nos humeurs maussades. La veille, le vent salé du nord avait charrié des nuages bas, couleur de plomb qui s'étaient immobilisés au-dessus de Pétersbourg et, le soir, nous avons eu une tempête, une de ces tempêtes de fin d'hiver qui naissent au large de la mer, soulèvent les vagues, s'engouffrent dans le golf de Finlande et finissent leur course à l'intérieur des terres. Dans la nuit, les bourrasques cessèrent, et vers quatre heures du matin, il n'y eut que du silence, du froid et du brouillard.

Notre cortège avançait à toute allure à travers les rues luisantes d'humidité. Ça et là, une porte cochère

s'ouvrait à notre passage, une concierge nous jetait un regard hostile par dessus l'épaule, une lampe matinale brillait derrière une vitre, un piéton se faufilait entre les flaques d'eau, le bruit l'arrêtait, il levait les yeux pour nous voir passer, redressait le col de son pardessus et reprenait son chemin. Dans cette aube morose, notre carrosse tiré par deux chevaux au galop, précédé de quatre gendarmes montés, faisait sur les pavés un boucan hors de propos. Et malgré nos sabres, nos uniformes et nos galons, nous avions tout de fuyards, et certainement rien d'une expédition punitive des forces de l'ordre.

Dehors, filaient des contours d'immeubles d'apparat, une cariatide en marbre, un aigle à deux têtes aux couleurs de l'empire, des arbres et des monuments de nos plus beaux quartiers, une vue rapide sur un canal avec une balustrade en fer forgé, les avenues droites et élégantes, toutes ces beautés que les étrangers viennent visiter de loin, et ce matin-là, pour la première fois depuis mon arrivée à Pétersbourg un an plus tôt, je fus pris de dégoût. L'agencement minutieux, la perfection prétentieuse et le côté m'as-tu vu de notre capitale étaient ce matin vraiment de trop.

Tchoudinov était assis, ou plutôt affalé à ma gauche et tourné obstinément vers la fenêtre, il fixait la grisaille du jour levant. Avant de monter dans la voiture, il avait aboyé un « bonjour » dans ma direction, puis il s'était tu jusqu'à ce qu'une secousse le fit réagir.

– Un matin à rester dans ses pénates, hein... Et ce vent en plus.

– Oui, major.

– Mais dites, qui diable les fait courir comme ça ! On part pas au front, que je sache. Faites ralentir.

Je m'exécutai sans le réglementaire « à vos ordres », sans le regarder. Les chevaux passèrent au trot. Tchoudinov respira lourdement, consulta sa montre et, rassuré, il la remit dans sa poche.

– On est dans les temps, dit-il.

Puis il tourna les yeux vers moi, me regarda attentivement et finit par m'administrer une tape sur le genou, signe qu'il allait maintenant verser dans le débonnaire.

– Pour vous c'est la première fois, mon garçon ?

– Oui, major.

– Mais que voulez-vous ? Les ordres, ça se discute pas. Au début, c'est toujours dur, mais ça ira mieux avec le temps. J'en ai vu d'autres comme vous, ils ont tous fini par s'y faire et, passez-moi l'expression, par s'en fiche.

Il sortit un mouchoir, s'essuya le front et me lança un regard oblique comme pour évaluer mes chances de survie.

– La vérité, c'est que ça pèse toujours, ces sorties à l'aube – murmura-t-il – et pas parce qu'il faut se lever de bonne heure.

Il me regarda de nouveau et cette fois quelque chose en moi dut lui déplaire.

– Bon sang, vous et vos « oui major » à tout bout de champ !

Le reste de cette traversée matinale de Pétersbourg se fit en silence. Une demi-heure plus tard, quand les cloches des églises voisines se mirent à battre et carillonner, prenant avec une précision moderne la mesure de quatre heures du matin, notre équipage freinait, avec la même ponctualité que les mécanismes d'horloges, à l'angle de la rue Mala Morska et de l'allée Voznecenskij, devant l'immeuble de Chyl.

La nuit du vingt-trois avril, j'étais donc de service et c'était le major en personne qui m'avait annoncé la mauvaise nouvelle. La veille, il m'avait convoqué dans son bureau, « pour trois heures et pas une minute de plus », avait-il dit de méchante humeur.

A l'époque, il avait déjà dépassé la cinquantaine mais il restait à son poste, « par nécessité et pas par passion », répétait-il à son proche entourage, et on le comprenait bien. Il avait à sa charge une famille nombreuse, sans autres ressources que sa solde et une petite rente viagère de sa femme. Il faisait son travail correctement, avec expérience mais sans zèle ni empressement. Il évitait et ses supérieurs et la politique, il n'invitait personne à dîner chez lui, ne mettait pas les pieds dans les anti-chambres du pouvoir et ne répondait que rarement aux invitations officielles. Jeune, Tchoudinov avait été

svelte, élégant et charmeur, qualités dont il ne restait plus aucune trace dans son physique amolli, laissé à l'abandon de l'âge, de la fatigue et des repas trop gras. A ce qu'on racontait, il avait joui de quelques relations familiales et reçu une solide instruction militaire. Sans que l'on sache pourquoi et depuis des années, il voyait ses anciens camarades grimper des échelons ou recevoir des médailles, mais lui stagnait à son grade de major, « et ça me suffit amplement », disait-il. Il m'aimait bien, j'avais flairé son affection bourrue dès le premier jour de mon service, et c'était, me disais-je, parce qu'il avait une ribambelle de filles à marier sans dot et que je faisais un genre possible.

A trois heures de l'après-midi, je frappai donc à la porte de son bureau. Le corps enfoncé dans le fauteuil, les deux coudes sur le pupitre, il m'accueillit par un grognement, puis sans mot dire il me tendit une feuille fine, d'un blanc éclatant, le genre de papier que les agents subalternes de la gendarmerie impériale tiennent rarement entre leurs mains. Je m'assis et me mis à lire. Et la première chose que je remarquai en bas du document fut la signature soignée du général Orlov, le chef de la IIIe Section de la Chancellerie personnelle de Sa Majesté Nicolas Ier.

La suite n'était pas difficile à deviner. Un papier venant d'Orlov, qui recevait ses ordres directement de notre souverain, présageait une mission délicate et pénible puisque touchant aux affaires qu'on appelle du bout

des lèvres la politique intérieure ou plus franchement la sûreté de l'Empire, cette sorte de travail qui vous rend insomniaque pour de bon et qui se termine toujours mal pour les moins gradés de la hiérarchie.

Pendant que je parcourais les lignes calligraphiées avec élégance, avec même un certain art, Tchoudinov tirait rageusement le poil roux de ses favoris.

– Puis-je en savoir un peu plus ? Ce papier...

– Un peu plus donc – m'interrompit-il – pourquoi pas ? Je vais vous dire tout ce que j'en sais moi-même, c'est-à-dire pas grand-chose. Demain, Pétersbourg sera sens dessus dessous. On mobilise tout le monde. On démantèle un complot, et quel complot ? Personne ne le sait.

Le major se souleva avec brusquerie, m'arracha la feuille des mains et la posa sur le pupitre. Ses poings se refermèrent sur les appuis du fauteuil.

– Bon, une chose est sûre et tenons nous-en là. Nous partirons demain ensemble, avant quatre heures du matin. Il faudra prendre un nombre suffisant de gendarmes. Combien au juste ? Je verrai ça plus tard avec le général Doubelt. Soyez donc prêt.

– Et moi aussi, je dois... – dis-je, et c'était une remarque idiote.

Tchoudinov me jeta un regard par-dessus son binocle.

– Vous n'aimez pas vous lever tôt ou quoi ?

– Non, il ne s'agit pas de ça, rien de tel. C'est plutôt pour le bien du service. Je n'ai jamais fait ce genre

de choses et, comment dire, je ne suis peut-être pas la personne idéale...

J'aurais continué à bégayer, si le poing de Tchoudinov ne s'était pas abattu sur la table.

– Bon sang, je ne vous propose pas un bal ni un dîner mondain ! Vous êtes un gendarme et vous venez de recevoir un ordre. C'est clair maintenant ?

Nous étions donc arrivés devant l'immeuble de Chyl à quatre heures du matin, accompagnés des carillons d'églises qui couvraient les hennissements des chevaux. Regroupés sous le porche pour éviter la pluie, nous attendions le signal du major, lequel alla personnellement vérifier le nom de la rue, le bâtiment, puis nous y entrâmes.

Comme dans la plupart des immeubles du quartier, la cage d'escalier était un lieu anonyme, ni sale ni propre, ni riche ni vraiment délabré. Ce qu'on retient des décors et des événements, ce passage des choses à travers le temps qu'on nomme souvenir, me laisse stupéfait devant toutes les prouesses dont notre cerveau est capable. De cette matinée par exemple, ma mémoire avait extrait une image sur laquelle elle s'obstine à veiller depuis trois décennies. L'escalier de l'immeuble de Chyl était de pierre grise, usée au milieu de chaque marche, la rampe était imbibée d'encaustique qui graissait la paume de nos mains. J'entends encore le cliquetis

des sabres et aussi le souffle coupé du major qui, à chaque demi étage, s'immobilisait accroché à cette rampe et nous faisait signe de nous arrêter, il toulait et s'épongeait le visage, puis il claquait des doigts pour signifier qu'on devait continuer à monter. Les sabres tintaient de nouveau, le cuir des bottes crissait, le major envoyait des « chuts » sonores, comme si nous pouvions contrôler jusqu'à notre respiration. Dans mon esprit, la montée de ces deux étages ressemble aujourd'hui à une véritable escalade et j'ai l'impression d'avoir passé toute cette matinée à monter sur la pointe des pieds une montagne caillouteuse. Je me rappelle aussi avoir haï Tchoudinov et sa faiblesse cardiaque.

Nous étions encore au premier étage et au moment où le major mettait le pied sur le palier du deuxième, un homme se mit à hurler. C'était un domestique, un vieux bougre en chemise dégrafée, sorti de je ne sais où et qui s'était littéralement agrippé à l'uniforme du gendarme fermant notre cortège. Une porte s'ouvrit, puis une autre, quelqu'un se lamentait déjà et demandait des explications, pendant que nous restions pétrifiés une bonne minute, les mains sur nos armes, immobiles comme des marionnettes à qui on aurait coupé les fils. Puis Tchoudinov intervint. Le visage rouge, penché par dessus la rambarde, il vociféra : « Reculez, mais quels idiots, allez ouste ! Sinon, on vous coffre tous autant que vous êtes dans cet immeuble ».

– Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? – demandai-je, en chuchotant.

– Seigneur, c’est quoi votre question ? On devait le surprendre ! Cognez à cette porte, il va filer à coup sûr.

Mais ses craintes étaient inutiles. Le suspect n’avait pas filé, il ne s’était même pas réveillé puisqu’il venait de sombrer dans un lourd sommeil de fêtard après une nuit passée chez son ami Grigoriev.

C’est ainsi que commença la première et aussi la dernière arrestation de ma carrière de gendarme, avec, dans le rôle principal, Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski.

La surprise fut pour moi de taille. De rares cheveux en désordre, un corps pâle et malingre, sommairement couvert d’un linge malpropre, Dostoïevski n’avait rien à voir avec l’image que je me faisais du plus talentueux de nos jeunes écrivains.

Il faut ajouter que j’étais à l’époque passionné par les lettres, passion qui s’est bel et bien achevée avec la fin de cette histoire, et pendant ma courte carrière de gendarme de l’Empire de toutes les Russies, je lisais à peu près tout ce qui sortait de la plume de nos jeunes prosateurs, je me ruinais en livres et gazettes, je découpais les romans en feuilletons et prenais des notes minutieuses de mes lectures.

Parmi les jeunes auteurs, c’était précisément Dostoïevski qui avait ma préférence. Sa prose et lui-même. La nuit, les yeux irrités par les veillées, j’avalais ses

phrases à lui, nouvelles, articles, même ses traductions, et je poussais mon admiration jusqu'à le voir, lui, écrivain, penché sur une feuille vierge, une plume à la main, en chemise blanche à la mode des romantiques, une chevelure ébouriffée à la Pouchkine. Je le voyais en homme adulé par les femmes, un beau brun ténébreux au teint pâle et à l'œil cerné.

Puis, élargissant mes horizons et mes rêves, je me voyais moi-même en costume de coupe parisienne et de laine anglaise, évoluer sous d'autres cieux et faire autre chose que gravir les échelons de la gendarmerie impériale, carrière qu'une tradition familiale rigide et sentimentale m'avait imposée très tôt. A la place et toujours dans mes songes, j'écrivais des articles, pourquoi pas un roman, et à défaut de projets précis, je m'asseyais en compagnie d'écrivains, de journalistes et de belles femmes, et nous parlions de tout, du destin de la Russie et de l'Europe, de la liberté des Polonais et de la démocratie en Amérique, du sens de la vie et du pourquoi de la mort, de Dieu, de la littérature et des réformes sociales. Bref, j'étais un parfait produit de nos années quarante, idéaliste, enflammé et indécis.

Mais pour revenir à ce matin d'avril et à ma première rencontre avec Fiodor Mikhaïlovitch, je regardais l'homme qui m'avait rendu insomniaque, et j'avais honte pour lui. Il était plutôt petit de taille, une grosse tête posée sur un corps sans grâce et, au lieu de la crinière sombre de mes rêves, il avait des cheveux fins

de couleur indécise, une maigre mèche coupant un front bombé au teint livide. Evidemment, la situation n'arrangeait rien. Il était assis sur un divan défectueux, une chemise dépenaillée sur le dos et, sans élégance ni grandeur aucune, il quémandait des explications.

– Qu'est-ce que vous me voulez, mais quoi donc...
– répétait-il.

Pendant qu'il sortait péniblement de son premier sommeil, les soldats entassaient livres et papiers près de la porte d'entrée, l'un d'eux grimpa même sur le poêle et dégringola dans un tourbillon de poussière. Tchoudinov forçait maladroitement les tiroirs du bureau et n'arrêtait pas de jurer en inspectant les lieux. Il alla jusqu'à mettre une pièce de monnaie entre ses dents pour vérifier l'authenticité du métal. Je pris donc sur moi d'expliquer notre irruption, effort qui s'avéra aussi superflu que ridicule.

– Nous venons vous arrêter, monsieur – dis-je d'une voix conciliante.

– Mais voyons, qu'est-ce que j'ai fait ?

– Désolé, monsieur, il va falloir nous suivre. Nous avons des ordres.

Il capitula rapidement, se leva du divan et s'avança vers le milieu de la pièce. Pendant que je restais planté près de lui au garde à vous, comme un soldat de plomb, il se mit à reculer à la manière d'une écrevisse, en direction de la fenêtre. La voix du major claqua comme un fouet, « surveillez-le, il va sauter » ! Et en effet, Fiodor

Mikhaïlovitch exécuta en un éclair une sorte de pirouette et se rua vers la fenêtre. Je m'élançai derrière lui et saisis son avant-bras. Mon dieu, que tout cela était absurde.

– Je veux juste mettre mon pantalon, il est là, sur la chaise – marmonna-t-il.

De sa main libre, il attrapa le vêtement jeté sur un fauteuil en rotin, et alors qu'il disparaissait derrière le paravent pour l'enfiler, je remarquai qu'il essayait en vain de cacher l'arrière de son caleçon usé.

Il y eut une petite chose encore. Avant de sortir de la pièce, Fiodor Mikhaïlovitch me prit à part et, les larmes aux yeux, il se mit à me parler d'un livre qu'il avait emprunté à un ami et qu'il fallait restituer à son propriétaire. C'était, répétait-il, l'exemplaire unique d'un poète qui venait de succomber à une crise de phtisie.

– Sa mère me l'avait prêté pour quelques jours. Maintenant, c'est une question d'honneur, en tant qu'officier, vous le comprenez, n'est-ce pas ?

Tchoudinov me lança un regard noir et intervint.

– Montrez-moi ce livre.

Il le feuilleta, puis me le rendit. Et comme je faisais sortir Fiodor Mikhaïlovitch de la pièce, j'entendis le major jurer, puis murmurer entre ses dents « et on appelle ça des conspirateurs ».

L'arrestation de Dostoïevski se termina vers cinq heures du matin. Après avoir traversé la Fontanka et le pont suspendu sans encombre, l'équipage transportant

le suspect, le major Tchoudinov, un soldat de service et moi-même arriva devant le bâtiment de la IIIe Section. Là, quelques dizaines de jeunes arrêtés au même moment que Fiodor Mikhaïlovitch se retrouvaient ensemble autour d'un petit-déjeuner qui n'avait rien de frugal, et ce traitement de faveur les avait tous rassurés.

L'après-midi même, Tchoudinov me convoqua de nouveau dans son bureau. Il avait retrouvé sa forme, me félicita même pour le sang-froid dont j'avais, selon lui, fait preuve le matin. J'avais littéralement couru le voir dans l'espoir de cueillir quelque nouvelle rassurante, par exemple que Fiodor Mikhaïlovitch passerait deux ou trois jours dans une cellule au pain sec et à l'eau, qu'il vivrait un interrogatoire musclé pour expier sa faute, une broutille à coup sûr, et je le voyais déjà dans un futur lointain ranger la matinée du vingt-trois avril parmi les souvenirs tragi-comiques de sa jeunesse.

– Bien, notre mission à nous est terminée. Ils sont maintenant dans les pattes de la IIIe Section et, croyez-en ma vieille expérience, c'est mieux comme ça.

– A quoi rime cette histoire ? Ils vont leur donner une bonne leçon et les remettre en liberté, non ?

– Une leçon ? Vous vous prenez pour qui ? Nous ne sommes ni curés ni maîtres d'école – il soupira lourdement. – A ce qu'on dit, il y aurait à Pétersbourg un complot dirigé par un certain Pétrachevsky, un employé

au Ministère des affaires étrangères, un fonctionnaire, comme vous et moi. Nous ne savons pas pour l'instant ce qu'ils avaient l'intention de faire. On va les interroger pour y voir plus clair. Enfin, le principal est qu'on soit débarrassé de l'affaire.

– Et Dostoïevski, lui aussi a comploté ?

– Que voulez-vous que je vous dise ! On me donne des ordres, je les exécute, on me passe des dossiers, je les consulte. D'ailleurs, allez-y, lisez vous-même.

Et Tchoudinov me tendit un maigre dossier avec le nom de Dostoïevski calligraphié à l'encre bleue. Je l'ouvris et, au bout de la première page, je ressentis une crampe à l'estomac. « Dostoïevski Fiodor Mikhaïlovitch, ingénieur-colonel en retraite, écrivain, l'un des meneurs », les trois derniers mots étaient soulignés au crayon rouge.

– Un meneur de quoi, d'un complot ?

Le major haussa les épaules.

– Oh ! Vous et vos questions ! Désormais, vous en savez autant que moi. Mais je vous le dis, et j'ai de l'expérience, Pétersbourg va trembler comme avec les décembristes, en vingt-cinq. De cette époque vous ne connaissez certainement rien, vous étiez à peine né. Bon, donnez-moi cette copie, il ne faut pas que ça se perde.

Je glissai le dossier sur le pupitre en direction de Tchoudinov, doucement, avec précaution, comme s'il contenait un poison capable de passer dans mon sang. Je me raclai la gorge pour signifier que j'avais encore

une ou deux questions à lui poser, mais il coupa court avec un « disposez, jeune homme ». Je quittai donc le bureau de Tchoudinov, accablé.

2

A peu près une semaine après notre expédition matinale, Tchoudinov fit une chose inhabituelle, franchement étrange, il m'invita chez lui à prendre un verre. Son invitation avait d'ailleurs sonné comme un ordre, il me donna son adresse, l'étage, l'heure et faillit ajouter « exécution ! ».

A l'heure dite, je me présentai donc à la porte de son appartement, au troisième étage d'un immeuble modeste. Une vieille gouvernante m'ouvrit, elle me regarda de haut en bas, marmonna quelque chose et finit par m'introduire dans une pièce sombre, encombrée de livres, de papiers, de meubles et de guéridons, visiblement une bibliothèque ou un cabinet de travail. Le major m'y attendait déjà près de la cheminée à demi éteinte, sa pipe à la main, en veste d'intérieur mais en pantalon d'uniforme, comme pour me signifier la teneur mi-officielle mi-privée de cette visite.

– Asseyez-vous là, en face, mettez-vous à l'aise. Je suis seul à la maison, ma femme et mes filles sont parties

hier chez une tante, à la campagne. Vous savez, par les temps qui courent, il vaut mieux... Oh, peu importe.

Et il se tourna vers moi avec un sourire de connivence, chose dont je le croyais incapable, puisque d'habitude il passait d'une méchante humeur à un gros rire sonore, sans transition.

– Vous avez mauvaise mine, des soucis de famille peut-être ? Allez, prenez un verre de cognac. Du cognac français, je bois toujours français, c'est mon petit luxe.

Je le remerciai pour sa sollicitude et pour son cognac. Il alluma une pipe, sa tête disparut dans un nuage de fumée et quand elle réapparut, ses yeux me fixèrent avec cette même expression débonnaire et inquiétante.

– Mais bon sang, prenez un verre, ça vous fera du bien. On ne nous a pas encore interdit l'alcool venant de France. Après tout, on n'ira pas jusqu'à soupçonner que la révolte parisienne de février a infesté leur eau-de-vie !

Pendant que je sirotai mon cognac du bout des lèvres, Tchoudinov avala un verre, puis un autre, comme s'il buvait de la gnole, il s'arrêta au troisième, se leva et se mit à arpenter les quelques mètres de la pièce, quatre pas de la fenêtre à la porte, quatre pas en sens inverse. De toute évidence, il avait l'habitude de marcher dans ce cabinet, comme un soldat de garde devant sa guérite. Et soudain, il lâcha :

– Les arrestations continuent. On a même arrêté le frère cadet de votre Dostoïevski, mais il paraît qu'on

s'est trompé et on l'a remis en liberté. C'est l'aîné de la fratrie, Mikhaïl, qui est dans le coup, on a fini par le prendre. Je ne sais pas si vous connaissez celui-là, c'est un père de famille, tranquille en apparence, un peu poète, un peu traducteur et éditeur. Il y a donc deux Dostoïevski sous les verrous à l'heure où je vous parle. Je dis votre Dostoïevski parce que vous aviez l'air de le connaître.

– Oh non, pas personnellement, c'est-à-dire pas avant l'arrestation. En fait, j'aime ce qu'il écrit. Il n'y a rien de plus, vraiment.

Tchoudinov me jeta un regard sombre et fit une moue ironique avant de détourner la tête. Je restai bêtement penché vers lui, embarrassé, avec un bout d'explication inachevée au fond de la gorge.

– Rassurez-vous, mon cher, les arrestations ne touchent que les pétrachevtsy. On les filait depuis des mois. Quant aux bavards comme vous et moi, eh bien, nous pouvons encore dormir sur nos deux oreilles.

– Mais, major, je...

– Bon, ne dites rien, je vous ai bien observé, et vous êtes inquiet. Pourquoi ? Ça ne me regarde pas, je ne veux rien savoir. Visiblement c'est vous qui avez besoin d'en savoir un peu plus.

Et sans préambule, Tchoudinov se lança dans un récit long, franc, arrosé de cognac et entrecoupé de bouffées de tabac. Il écouta même mes questions et y répondit sans rechigner.